

Francofolies à La Rochelle

la fête à Léo et quelques autres



LA ROCHELLE, An III de la Francofolie. Ici, c'est le vacancier qui a l'air de savoir où il va. Du tabac au port, du port au restaurant, il vaque, le coup de soleil comme un second vêtement, le bob sur la tête comme un étendard : Ricard, Kawasaki, Gauloises blondes, souvenirs d'une rencontre avec la caravane d'un Tour de France révolu. Du restaurant au spectacle parfois. Comme une prime au séjour immuable arraché chaque année de haute lutte à l'année de labeur.

Tassée aux abords du port, la faune obligée des grands rendez-vous culturels : hippies sans idéal, punks sans présent, dont l'attitude ne tient debout que par l'image et la crasse des vêtements. « T'as pas cent balles », une fois, « t'as pas cent balles », deux fois, « t'as pas cent balles », trois fois. La foi des années soixante, la violence ludique des années soixante-dix sont tombées dans l'oubliette du siècle avec le respect de soi-même. Les années quatre-vingt ont clochardisé leur révolte. Ils se rassemblent autour de la musique parce que

la musique seule paraît pouvoir leur donner un peu de couleurs. Mais, Francofolies ou pas, celle qui se fait durant cinq jours à La Rochelle ne les concerne pas vraiment.

Un seul concert intéresse les punks que, de cent balles en cent balles, ils pourront s'offrir. Le seul où, erreur dans l'équilibre de la programmation aidant, des incidents sérieux auront lieu. La fête finie, ils rendront La Rochelle à ses tours historiques et tolérantes.

une même émotion

Mais le festivalier divague sans impatience entre les rangs serrés et lents des familles indolentes et les grappes de fantômes. Quittant la moiteur de la maison de la culture pour le soleil impitoyable qui écrase la place du Gabut, il peut, malgré le doublement des spectacles cette année, se trouver encore à tous les rendez-vous de la francophonie. Là, les spectacles plus intimistes, ici les spectacles les plus chauds. Partout, les accents français, belges, canadiens, antillais, africains s'unissent dans une même émotion.

La francophonie de l'An III se fait un peu plus rock. La musique la bloque parfois en deçà des enceintes acoustiques : pour quelques ingénieurs du son, musique ou voix est un choix à faire. Mais elle est vivante comme jamais. Et vit de l'espoir alimenté par le podium Agfa Song qui, au pied de l'hôtel de ville, lui assure, avec ses « découvertes », une postérité sinon la pérennité.

la lumière et la musique

Quand les projecteurs prennent le relais du soleil, le parking Saint-Jean-d'Acre entre dans la fête, pour une grande part de la nuit.

La fête à Léo Ferré, poignant, entouré de l'orchestre symphonique que toujours, il réclame et que rarement on lui offre : soixante-dix musiciens d'Ars Nova — fondé en 1963 par Marius Constant et basé à La Rochelle — et de l'Ensemble instrumental de La Rochelle, et trente-deux choristes qui tissent avec la lumière sa musique, où il couchera ses textes immortels.

La fête à Higelin, chaleureux, énergique, qui, en rappel, part pour la « croisade des en-

fants » avec des dizaines de gosses de la ZUP de Mireuil, quartier proche de La Rochelle ; la fête à Bashung, à Dufresne. Et, pour une dernière fois cette année, tous les accents de la francophonie mêlés dans un bouquet final, à l'aube du 14 juillet.

L'An III de la Francofolie aura duré cinq jours trop courts. Mais cinq jours qui auront installé la folie dans les mœurs, comme dans ces temps médiévaux qui virent naître La Rochelle. Il n'aura même pas manqué le carnaval, même s'il fut plus proche des traditions antillaises que charentaises.

Mais on pense déjà à l'An IV. On espère de l'organisation qu'elle réglera les problèmes que cette année d'essor du festival a mis en évidence : queue à la billetterie, retards insupportables, concerts brutalement interrompus pour cause de dépassement d'horaire. On se doute que Jean-Louis Foulquier y songe. Père amoureux fou des Francofolies, il a pour souci que, toujours plus folle, sa fête reste quand même une véritable fête.

Gérard RAFFORT